

La peur

À la limite entre moteur et handicap

À l'occasion du congrès Zoopsy sur « les thérapies », le Dr Vincent Boureau est revenu sur l'émotion de peur chez le cheval, sur l'impact de celle-ci dans les processus d'apprentissage, avant d'exposer l'abord thérapeutique des comportements gênants ou pathologiques dont elle est à l'origine.



Conférencier
Vincent Boureau
 DVM, vétérinaire équin
 DIE vétérinaire
 comportementaliste
 Président de
 la commission
 « Bien-être et
 Comportement »
 de l'AVEF

En héritage de son statut de proie, le cheval est un animal hyperesthésique, doté d'un équipement sensoriel particulièrement développé. Des circuits courts, notamment au niveau du cerveau émotionnel, induisent une réponse motrice rapide à tout stimulus perçu comme potentiellement dangereux. Chez le cheval de compétition, cette peur participe à l'impulsion dans le travail mais les émotions et les réactions doivent être maîtrisées, notamment lors des manipulations par l'homme. L'équilibre se brise si la peur perd son caractère adaptatif, si l'animal se sensibilise au lieu de s'habituer ou lorsqu'apparaissent des situations de peur acquise.

Particularités de la peur chez le Cheval

Chez le Cheval, l'émotion de peur, attestée initialement par des signes neurovégétatifs et des modifications posturales, induit rapidement des réactions motrices. Peur et évitement sont les consignes préférentielles devant la nouveauté : le cheval est néophobe. Son hyperesthésie naturelle, liée à l'acuité de ses organes sensitifs, s'accompagne par ailleurs d'une forte tendance à l'anticipation et à la sensibilisation. Enfin, le groupe présente une tendance aux paniques collectives et à l'apaisement social, par le fort attachement social qui lie les individus.

La règle des 3F

La réponse au danger peut prendre 3 formes : freeze (« geler », s'immobiliser), fight (se battre, agresser) ou flight (« voler », fuir). Chez le Cheval, la réponse par la fuite est hautement prédominante, les deux autres modalités apparaissant surtout en milieu fermé.

Pour analyser ou modifier un comportement-problème lié à de l'évitement, la séquence comportementale d'exploration de la nouveauté doit être connue. Devant un objet nouveau, le cheval présente successivement :

- réflexe de Pyrer (orientation des organes récepteurs vers le stimulus) ;
- distanciation (fuite) ;
- exploration à distance (visuelle et auditive) ;
- exploration à proximité (olfactive) ;
- exploration au contact (tactile).

Peur innée : moteur du cheval ?

Il existe une grande variabilité dans la réaction à la peur



Un comportement déviant doit faire l'objet d'un diagnostic différentiel qui inclut les affections algiques.

selon les individus et le binôme « morphologie-tempérament » guide souvent l'utilisation des chevaux. Chez les chevaux de sport et de courses, la peur est plutôt favorable à l'impulsion. Tout le principe de la domestication est alors d'exploiter les capacités adaptatives du cheval pour maîtriser cette peur et la rendre compatible avec les manipulations quotidiennes indispensables. Par exemple, si la peur du cheval de course est utile à sa vitesse, ses réactions spontanées doivent être contrôlées pour parvenir à le faire « entrer dans les boîtes » ou à supporter un sulky. Le cheval de sport doit quant à lui contrôler son geste en fonction des instructions plus ou moins cohérentes du cavalier... L'art de l'homme de cheval est donc de parvenir à l'équilibre entre l'impulsivité dans l'évitement et l'acceptation des contraintes imposées.

Méthodes d'apprentissage du monde équestre

Le débouillage du jeune cheval repose en majorité sur la technique d'immersion qui, bien que discutable d'un point de vue éthique, s'avère pourtant efficace dans cette

espèce. La période du pré-débourrage est souvent concomitante du sevrage et résulte en un isolement social strict du jeune cheval. Les deux processus conjoints (isolement social et apprentissage par immersion) génèrent ponctuellement une détresse acquise qui favorise la dépendance à l'homme. Cet attachement secondaire peut, selon les cas, s'avérer apaisant ou entraîner une insécurité. Dans tous les cas, l'état de stress induit durant cette période rend finalement le cheval plus enclin à accepter les manipulations de l'Homme, sans pour autant qu'il soit là question de dominance au sens éthologique du terme...

Dominance ou syndrome de Stockholm ?

La relation supposée de dominance de l'homme sur le cheval justifie un rapport de force alors qu'aucune prérogative (alimentaire, sexuelle ou spatiale) n'existe réellement dans la relation entre ces deux espèces. En revanche, la privation sociale et sensorielle imposée au cheval en box génère une relation que certains auteurs n'hésitent pas à comparer au syndrome de Stockholm (sympathie et attachement d'otages fragilisés à leurs geôliers, définition étendue à l'attachement des victimes de violences pour leur bourreau).

L'immersion, qui est un processus plutôt brutal, peut être à l'origine d'habituation rapide (effet recherché) ou au contraire d'une sensibilisation, qui nécessitera alors une rééducation pour parvenir à l'extinction des comportements indésirables générés. Le transport en van est un bon exemple d'échec de l'immersion.

Les apprentissages du cheval, notamment du cheval de sport (dressage, obstacles) reposent pour beaucoup sur le renforcement négatif et la punition positive. Il s'agit d'apprendre au cheval des séquences motrices ou des gestes en réponse à des stimulations, pour la plupart tactiles, du cavalier. Ainsi, le comportement du cheval de sport peut sembler résulter de la combinaison d'un état de stress (communément appelé « impulsion ») et d'un conditionnement souvent basé sur le renforcement négatif.



Les apprentissages du cheval de sport reposent le plus souvent sur le renforcement négatif.

À l'inverse, l'apprentissage chez le cheval de loisir cherche plutôt à voir disparaître les réactions émotionnelles vis-à-vis de l'environnement.

Dans tous les cas, la capacité d'un cheval à contrôler ses réactions émotionnelles est ainsi la résultante de facteurs exogènes (méthodes d'apprentissage) et de facteurs endogènes (propres à l'individu) ; les études de tempérament, qui mesurent des critères définis (peur, caractère social, sensibilité tactile, réactivité à l'homme et réponse motrice), contribuent à l'évaluation de ces facteurs endogènes.

Rappels sémantiques

Renforcement positif : le comportement souhaité est conditionné par application d'une récompense en fin de séquence comportementale. L'aliment est une récompense primaire, les récompenses secondaires (caresse, voix) doivent être préalablement associées à une récompense primaire pour être considérées comme positives.

Renforcement négatif : disparition du stimulus négatif (de la « menace » appliquée) lorsque le comportement souhaité apparaît.

Punition positive : punition qui vient interrompre une séquence comportementale non souhaitée.

Punition négative : retrait d'un stimulus positif lorsque le comportement non souhaité apparaît.

Immersion : application du stimulus (sans contrôle de son intensité) jusqu'à atténuation de la réaction de peur.

Désensibilisation : exposition au stimulus selon un gradient d'intensité croissant, toujours inférieur au seuil d'apparition de peur.

Contre-conditionnement : association du comportement recherché (en remplacement du comportement-problème) à une récompense à forte valeur.

Extinction : disparition d'un comportement par absence de renforcement

Différentes études menées sur les méthodes d'apprentissage montrent que le cheval est bien capable d'apprendre par renforcement négatif : l'intensité du stimulus négatif nécessaire pour obtenir la réponse comportementale s'amenuise progressivement. Néanmoins, il a été montré que l'utilisation du renforcement positif est à privilégier, notamment pour les manipulations de base. Le renforcement positif améliore la rapidité de l'apprentissage et favorise une relation positive et de confiance (le même constat existe d'ailleurs pour l'éducation ou le dressage du Chien NDLR). *A contrario*, la punition, souvent utilisée dans l'objectif de faire disparaître des comportements gênants, n'est pas toujours pertinente.



Le cheval se caractérise par sa néophobie et la prédominance des réponses de fuite.

Le thérapeute appelé à intervenir sur des chevaux pour des comportements indésirables doit pouvoir faire la différence entre :

- une peur innée (à l'origine de comportements gênants), qui reste compatible avec l'utilisation sportive mais peut être améliorée par un recadrage éthologique ;
- une peur acquise, résultant d'un apprentissage déviant ou de contraintes excessives qui dépassent les capacités adaptatives de l'animal, à l'origine d'un comportement pathologique incompatible avec l'utilisation du cheval. Une thérapie est alors nécessaire.

Peurs acquises et comportements-problèmes

Des réponses d'évitement violentes peuvent être apprises après immersion brutale, utilisation excessive du renforcement négatif, punition inappropriée ou mise en présence en situation fermée. Souvent considéré comme de la « rétivité », le comportement déviant doit faire l'objet d'un diagnostic différentiel qui inclut :

- une affection organique et/ou algique ;
- un défaut d'apprentissage ;
- un rituel de communication (comportement dévié de sa fonction première et entretenu dans un but de communication) ;
- une affection comportementale.

« Et d'abord, je pose en principe que toutes les résistances des jeunes chevaux proviennent en 1^{er} lieu d'une cause physique et que cette cause ne devient morale que par la maladresse, l'ignorance ou la brutalité du cavalier » F. Baucher (1850).

Alors seulement une thérapie comportementale pourra être mise en place dont l'objectif sera choisi entre :

- une désensibilisation contre-conditionnement dont le but est de faire disparaître une séquence comportementale inadaptée (aux injections, à l'attache, etc.) ;
- un apprentissage par renforcement positif pour faire apparaître une nouvelle séquence.

Gardons en tête que si l'intelligence du Cheval est difficile à objectiver de façon rationnelle, sa mémoire extraordinaire est capable de faire persister des comportements appris, même sans répétition, rendant l'extinction de ces comportements particulièrement tardive. En d'autres termes, un comportement appris de travers le sera pour très longtemps...

Un environnement humain complexe... voire hostile

Le monde du Cheval reste encore aujourd'hui très marqué par les certitudes, méthodes et idéologies empiriques. Une fausse idée de la dominance se mêle à une part affective parfois démesurée. Les disciplines paramédicales (dentisterie, ostéopathie) sont encore parfois pratiquées selon des méthodes non scientifiques, les croyances sont omniprésentes et même l'équitation dite « éthologique » parvient à prendre des aspects de discipline occulte, dans un but commercial parfois prégnant. Enfin, des comportements pathologiques typiques, tels que les stéréotypies (tics) sont à tort bien acceptés et ne constituent souvent pas des signes d'appel de mal-être pour les cavaliers ou professionnels.



Les tics, comportements pourtant pathologiques, sont souvent bien tolérés par les professionnels.

Dans ce contexte, la mise en place d'une thérapie comportementale dans une démarche noble d'éthologie clinique est pavée d'embûches et de résistances, que le vétérinaire devra pouvoir vaincre. La thérapie s'adresse le plus souvent à un trinôme cheval-proprétaire-professionnel encadrant et l'objectif de thérapie est le plus souvent de rendre le comportement efficace pour l'utilisation du cheval. L'amélioration du bien-être, qui doit toujours guider le thérapeute dans sa démarche, est rarement citée dans la demande de prise en charge et ne sera souvent « que » la cerise sur le gâteau... ■

*Jasmine Chevallier
Docteur vétérinaire*